

YÔKO OGAWA

# Manuscrit zéro

traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino

*ACTES SUD*

*Un jour de septembre (vendredi)*

Après une visite à l'Institut de recherches sur les rayons cosmiques afin de me documenter pour écrire un nouveau roman, j'ai passé la nuit aux sources thermales F.

Le taxi roulait en s'enfonçant de plus en plus dans la montagne et j'avais l'impression que cela ne finirait jamais. Nous ne croisions pratiquement aucun véhicule, les vitres de chaque côté de la voiture ne reflétaient que de gros arbres serrés se chevauchant, et lorsque brusquement je croyais apercevoir entre les troncs un lac de barrage, un pâturage des ours ou une ferme piscicole, tout cela disparaissait instantanément derrière la forêt. Le petit morceau de ciel qui se découpait entre les pics était trouble et gris.

“A l'époque du rougeoiement des feuilles, ici aussi ça doit être animé, n'est-ce pas ?

— Non, pas tant que ça.”

Taciturne, le chauffeur s'exprimait brièvement.

“Ici, on est à environ mille cinq cents mètres d'altitude ?

— Non, pas tant que ça.

— Ça va prendre encore un certain temps ?

— Non, pas tant que ça.”

J'ai gardé le silence, après il n'est plus resté que le déclic régulier du compteur.

Lorsque j'ai enfin aperçu le panneau indiquant les sources thermales F, le soleil était déjà assez

bas dans le ciel. Le panneau se dressait majestueusement, beaucoup plus haut que ceux de signalisation. Un sanglier sur trois pattes aux naseaux dilatés montrait du sabot d'une patte avant la direction des sources thermales F. Des traces de rouille allant de son entrecuisse vers le dessous de sa patte étaient un peu dérangeantes. Suivant la direction montrée par le sanglier, le taxi a tourné sur la nationale, traversé un pont et continué sur un chemin gravillonné.

L'auberge s'accrochait là, paraissant contrainte de s'arc-bouter sur l'éboulis de roches nues qui se bousculaient le long de la rivière. Dans la cour qui n'était pas entretenue avec beaucoup de soin fleurissaient des lespédèzes et des patrinias dont les feuilles mortes encombraient la porte coulissante de l'entrée sur laquelle j'ai remarqué un papillon de nuit aux motifs magnifiques et fascinants.

“Merci d'être venue de si loin.”

Je fus surprise d'être accueillie par une femme aussi jeune. Mais elle ne donnait pas l'impression de faire un travail temporaire, sa manière de se comporter avait la dignité d'une responsable habituée à frayer avec le monde. En simple chemisier et jupe plissée, elle portait des socquettes. Était-ce la couleur symbolique de l'auberge ? L'ensemble chemisier, jupe et socquettes était du même vert foncé.

J'ai pensé avoir déjà vu ce visage quelque part. Il ressemblait beaucoup à celui de quelqu'un dont je n'aurais pas été particulièrement proche, dont je n'aurais même pas su le nom mais dont je n'aurais connu que le visage.

“Suivez-moi, je vous prie.”

La femme, mon boston bag à la main, m'a précédée dans le long couloir. Il était sinueux et interrompu par plusieurs volées de marches. Il descendait

de deux degrés, remontait de cinq, redescendait de huit, remontait de trois, et remontait encore de six avant de descendre de dix. L'existence de ces différences de niveaux trahissait toute la peine qu'on avait eue à construire l'auberge en utilisant au maximum un terrain qui ne présentait pratiquement aucune surface plane.

La femme avançait comme s'il n'y avait jamais eu de telles dénivellations. Alors que pour les suivre son corps bougeait de haut en bas, pour une raison inconnue son bras à partir de l'épaule traçait une ligne droite. Mon sac qui contenait la documentation de l'Institut de recherches sur les rayons cosmiques pesait assez lourd, mais elle ne paraissait pas y attacher d'importance, et prenant comme point d'appui ses genoux légèrement fléchis, faisait glisser son corps vers l'avant à vitesse constante. Comme si elle se trouvait à bord d'un véhicule du futur, ai-je même pensé. Je faisais de mon mieux pour la suivre sans me laisser distancer, et j'ai fini par oublier que j'avais cru en la voyant qu'elle me rappelait quelqu'un.

Toutes les portes des pièces qui se succédaient sur le côté gauche du couloir étaient fermées, tandis que de l'autre côté, à travers les baies vitrées qui s'ouvraient au ras du sol, on voyait le lit de la rivière. Le plafond du couloir était bas, le sol couvert d'un tapis de fourrure marron. La couleur s'harmonisait agréablement avec le vert foncé des socquettes.

“C'est de la fourrure de sanglier”, me dit la femme avec un à-propos merveilleux comme si elle avait lu dans mes pensées.

La chambre dans laquelle elle me fit entrer était une simple pièce traditionnelle de dix tatamis. La paille des nattes était froide et humide sous les pieds.

“A quelle heure souhaitez-vous dîner ?

— Sept heures et demie, s'il vous plaît.

— C'est entendu.

— D'ici là, je vais aller me promener un peu dans les environs.

— Dans ce cas, le sentier du murmure le long de la rivière me semble tout indiqué.”

Suivant le conseil de la femme, ayant revêtu un yukata après m'être baignée à la source chaude, j'ai emprunté les sandales de l'auberge pour aller marcher sur le sentier. La quantité d'eau était importante, trop par rapport à la sérénité du mot murmure, la rivière coulait assez rapidement, soulevant des vagues blanches au contact des rochers ou des troncs d'arbres. Le vent dont le bruit se mêlait à celui de l'eau formait des tourbillons et se répercutait jusqu'au fond de la montagne. Seule la roche à nu qui recevait le soleil de l'ouest brillait, lisse, tandis que sur l'autre versant de la montagne, la bordure du ciel et les vapeurs d'eau thermale qui s'élevaient ici ou là étaient sur le point d'être englouties par les couleurs du soir.

J'essayai de marcher vers l'amont sur le sentier plein de cailloux. Puisqu'il n'y avait qu'un seul chemin, je ne risquais pas de me perdre, mais déambuler dans un endroit inconnu en sandales et kimono de cotonnade était beaucoup moins rassurant que je ne l'avais pensé, et je me retournais de temps à autre pour vérifier où se trouvait l'auberge. Le toit que j'apercevais à travers les cimes des mélèzes rapetissait peu à peu en changeant de forme. Et dans le même temps, les miscanthes se rapprochaient de chaque côté de moi, envahissant progressivement le chemin jusqu'à ce que bientôt je ne puisse plus avancer d'un pas sans écarter à deux mains les épis et piétiner les tiges. Le bord de mon yukata était mal ajusté et mes manches se relevaient, si bien que mes mollets et

mes avant-bras égratignés par les épis des miscanthes me picotaient. En regardant mieux, j'ai vu des éraflures qui dessinaient en rouge des motifs un peu partout sur ma peau. Qui ressemblaient beaucoup à ceux du papillon de nuit collé à l'entrée de l'auberge. Je me retournai mais ne vis plus le toit de l'auberge.

Le sentier avait-il fait une courbe sans que je m'en aperçoive ? Le grondement du torrent s'était éloigné, tandis que le sol jusqu'alors caillouteux était devenu souple. Levant les yeux, j'ai soudain vu se dresser des bouleaux derrière les miscanthes et, sur le coup, j'ai instinctivement porté les mains à ma poitrine pour calmer les battements de mon cœur avant de resserrer la ceinture de mon yukata.

Deux bouleaux à distance modérée l'un de l'autre dressaient leur tronc bien droit vers le ciel. La hauteur, oui, mais aussi la grosseur du tronc, les branchages, jusqu'au contour en forme de triangle isocèle des feuilles vert pâle, tout était parfaitement symétrique au point qu'il n'était pas possible de les différencier. Le soleil couchant éclairait justement leur cime et les feuilles ondoyant au vent étaient étincelantes. Les miscanthes jusqu'alors si tristes étaient les seules à pousser autour en inclinant délicatement la tête.

Je me suis frayé un passage entre les bouleaux comme si je me glissais sous un portique. La sensation de la terre sous mes sandales devenait de plus en plus souple.

D'une manière inattendue s'ouvrait là un espace. J'eus la certitude que le sentier du murmure s'arrêtait à cet endroit. Sorbiers dont les feuilles n'avaient pas encore rougi, érables, racines de rhododendrons boursoflant la terre, muret de pierre à moitié croulant, petit sanctuaire, divinité tutélaire du bord des routes, petits ou gros rochers de toutes

formes. Tout ce qui se trouvait ici était couvert de mousse.

Le soleil couchant qui éclairait les bouleaux s'était caché, la pénombre régnait alentour, il n'y avait pas de vent et l'air froid qui montait des mousses venait s'enrouler autour de mes chevilles. Tout était immobile. De la moindre feuille morte au plus petit creux de rocher, tout ce qui avait échoué là était enveloppé, embrassé, encerclé par les mousses. Privé de contour, ayant tout perdu de sa forme d'origine, tout avait un aspect vaguement arrondi. Le vert qui rampait sur la terre en changeant de nuances en toute liberté semblait épier en retenant son souffle à la recherche d'un endroit ayant échappé à son emprise.

Quiconque devant ce spectacle aurait-il pu ne pas avoir envie d'y poser les pieds ? J'ai avancé doucement. Il ne fallait surtout pas être brutal. Il en émanait une sensation de fragilité. Ambiguïté de ce qui n'était ni fleurs ni arbres, courage de ces petites choses essayant de continuer à vivre en se serrant l'une contre l'autre et en se portant mutuellement secours, leur aspect doux et désarmé, et pourtant leur esprit d'érosion impitoyable. Tout cela me rendait prudente.

Concentrée sur l'écart entre mes orteils, réglant le poids de mon corps, j'ai avancé d'un ou deux pas. Le sentiment de marcher là où je n'aurais pas dû se transmettait peu à peu à mes plantes de pied. Je me suis retournée, et j'ai été soulagée de voir que mes traces de pas n'avaient pas fait trop de dégâts. Les mousses avaient toujours la même innocence.

Au moment où mes yeux s'étaient un peu habitués, je me suis enfin aperçue de la présence d'une maison basse en bois de l'autre côté du muret. S'agissait-il au départ d'une charbonnière ou d'une

simple remise ? C'était une modeste construction, dont les planches par endroits étaient tordues, à moitié pourries et bien sûr moussues. Seules les plaques de cuivre sur le toit étaient couvertes de vert-de-gris en harmonie avec le milieu au point que l'on ne pouvait pratiquement pas les distinguer des mousses.

“Restaurant spécialisé dans la préparation des mousses”, était-il écrit sur un panneau. Au milieu de ce petit panneau écaillé, fendillé et couvert de mousses, curieusement, les six caractères chinois ressortaient d'une manière parfaitement lisible. Mais peut-être qu'ils avaient été tracés avec des mousses justement.

“Vous êtes la bienvenue.”

L'entrée qui fermait mal s'était ouverte en produisant un son proche d'un bourdonnement d'oreilles et, surprise, j'ai reculé d'un pas.

“Je vous attendais.”

Une vieille dame s'inclinait profondément devant moi.

“Non, je ne faisais que passer...”

— Je vous en prie, ne soyez pas gênée.

— Eh, bah, euh...

— Les plats sont prêts.

— Non, le repas m'attend à l'auberge.

— L'auberge, c'est bien celle-là, là-bas ?”

En apercevant son visage tourné vers le sentier du murmure, j'ai reculé d'un autre pas. Parce que ce visage était exactement le même, à cinquante ans d'écart, que celui de la femme de l'auberge. Et qu'en plus elle portait le même ensemble chemisier, jupe plissée et socquettes vert foncé. La couleur se mélangeant avec celle des mousses alentour, le contour de sa silhouette était flou.

“L'endroit est lié à cette auberge, c'est un peu comme une annexe, vous n'avez aucune inquiétude



à avoir. Que vous mangiez ici ou là-bas, c'est la même chose."

Pendant cet échange, je me retrouvai bientôt, ayant laissé mes sandales à l'entrée, guidée vers la salle. C'était une belle pièce, disproportionnée par rapport à l'aspect extérieur, où je remarquai une balustrade en boiserie délicatement ajourée, un rouleau peint qui paraissait illustre et un pilier d'alcôve décorative tout brillant d'avoir été frotté. Elle faisait plusieurs fois la taille de ma chambre à l'auberge, les quatre coins disparaissaient dans la pénombre, au centre on avait déjà préparé une table basse, une chaise sans pieds avec des accouvoirs et un coussin plat. Bien calée sur ce coussin trop gros, la fatigue consécutive à ma visite de l'Institut de recherches sur les rayons cosmiques déferlant d'un coup, je me suis dit que même s'il s'agissait de cuisine à laquelle je n'étais pas habituée, ce ne serait sans doute pas mal de manger en cet endroit.

C'est la vieille dame qui s'est chargée de tout pour me recevoir. Le repas a commencé par un apéritif à base d'eau de sphaignes. La gorgée qu'elle avait versée dans un verre à liqueur était presque transparente, mais si on l'agitait, un petit fragment remontait du fond.

"Qu'elles poussent à cet endroit, c'est la preuve que l'eau est pure.

— Comme l'indique leur nom.

— Oui, cette espèce n'est pas aussi rare qu'on le pense. Sa couleur est légèrement diluée. Sa forme ressemble aussi à celle des algues. Si vous voulez, tenez."

La vieille dame me tendait une boîte de Petri et une loupe.

"En observant l'original avec ça, je crois que la préparation vous paraîtra encore plus savoureuse."

Suivant ses indications, j'ai regardé le contenu de la boîte de Petri à travers la lentille. La loupe qui grossissait dix fois tenait dans une main et avait été beaucoup utilisée, car la poignée était imprégnée de sébum.

“Portez la loupe à votre œil et approchez-vous des mousses, oui, sans hésiter.

— Ah, on voit bien.”

Ce que je prenais pour de simples mousses apparaissait derrière la lentille sous un jour nouveau. Je ne savais pas s'il fallait les appeler des tiges ou des feuilles, mais en tout cas elles étaient formées de différentes parties dont la complexité ne convenait absolument pas à la sèche appellation de mousse. Courbes entrelacées, surfaces transparentes, petits sacs miniatures, excroissances, opercules, poudres, poils. Tout cela regroupé en continu était allongé sur le fond de la boîte de Petri. Elles avaient l'air tout juste cueillies, et l'on pouvait constater que la fraîcheur était partout, jusqu'à leur moindre extrémité. Par endroits se cachaient des gouttelettes d'eau, qui tremblaient doucement au rythme de ma respiration. Et ces gouttes d'eau reflétaient la couleur des mousses.

J'ai éloigné mes yeux de la loupe et j'ai bu une gorgée d'apéritif.

La vieille dame avait une manière de servir merveilleuse. Bien sûr, elle apportait les plats juste au bon moment, ses explications concernant les mousses étaient exactes et concises, elle ne plaisantait ni ne relâchait son attention, elle ne se hâtait pas en prévoyant la suite, et tout en se tenant dans un coin de mon champ de vision, se comportait exactement comme si elle n'était pas là. Ce qui m'a le plus émerveillée, c'est sa façon de marcher quand elle se déplaçait avec le plateau, sans qu'il n'y ait de chocs de vaisselle. Ses socquettes

vert foncé glissaient sans bruit sur les tatamis comme de petites créatures autonomes. Bref, elle était la copie conforme de la femme de l'auberge. Et si les mousses avaient pu se déplacer, elles auraient certainement eu la même démarche qu'elles.

*Glyphomitrium humillimum* fumé, *Bryum argenteum* au miso vinaigré, *Trichocolea tomentella* à l'étuvée, *Conocephalum supradecompositum* mijoté, bol de *Bartramia pomiformis*, beignets de *Polytrichum commune*... Les plats se succédaient. Tous bien présentés dans des récipients de qualité. Tous accompagnés d'une boîte de Petri. Je regardais à travers la loupe, je mangeais, et j'observais à nouveau à la loupe.

Pour le goût, je ne pouvais pas juger correctement. Il ne rentrait pas dans les critères permettant de dire si c'était bon ou mauvais. Le miso vinaigré avait goût de miso vinaigré, les beignets avaient goût de beignet, et les mousses elles-mêmes, en retrait, ne cherchaient pas à se faire remarquer. Ce n'est que lorsque je les traquais avec ma langue pour les exhorter à se montrer sans crainte que leur goût ressortait enfin. Mais c'était pour disparaître aussitôt, si bien que je devais rester vigilante.

Le spectacle à travers la loupe était complètement différent selon les mousses. Si certaines étaient charmantes, comme si elles venaient tout juste de s'extraire des spores, d'autres, plusieurs archégonés alignés, ouvraient leur bouche au maximum. Poisseuses comme du papier huilé, vaporeuses comme des plumes, humides comme de la gelée, il n'y avait aucune limite aux qualificatifs. Champignons se cachant discrètement à l'ombre de sporophytes, petits insectes se débattant pour essayer de fuir leur emprise, les corps étrangers qu'elles abritaient étaient également distrayants.